

LES TEMPS VERBAUX, "ATTITUDE" OU "PERSPECTIVE DE LOCUTION"?

Ligia-Stela Florea

*Université "Babes-Bolyai", Cluj-Napoca, Roumanie
e-mail: lflorea@lett.ubbcluj.ro*

Résumé: Partant d'une réflexion critique sur les postulats de Weinrich et de Benveniste, l'article entreprend un réexamen des opérations qui sous-tendent le fonctionnement des temps dans le discours/texte. L'ancrage énonciatif (i.e. choix d'un prototype discursif) est une opération située en deçà de l'organisation temporelle du texte, qui comporte, selon Bronckart (1993), une détermination plurinivellaire. L'analyse d'un corpus de textes narratifs montre que la distribution des tiroirs verbaux dépend de certains facteurs relevant de l'organisation interne de chaque texte en particulier. Ce sont eux qui infléchissent la "perspective de locution", système de représentations directement lié à la mise en perspective temporelle.

Mots-clés: perspective de locution, base énonciative et temporelle, rupture et hétérogénéité temporelle, mise en perspective et changement de perspective temporelle.

1. INTRODUCTION

Les propositions théoriques d'E. Benveniste (1959 et 1966) et de H. Weinrich (1964 et 1982) ont joué sans doute un rôle décisif dans le changement radical de perspective - dû aussi à d'autres contributions comme celle de P. Imbs (1960) - qui a déplacé l'approche des TDV de la morphologie verbale ou, tout au plus de la grammaire de phrase, au plan de l'énonciation, puis à celui où elle se situe actuellement, c'est-à-dire au cadre de la grammaire et de la pragmatique textuelles.

Mais, au sein même de cette nouvelle grammaire des temps verbaux, les thèses fondatrices ont suscité de nombreuses critiques, dont l'article de Dolz (1993) fournit une excellente synthèse. Aux remarques très pertinentes qui ont été faites par Leeman (1974), Combettes (1975), Adam (1976), Simonin-Grumbach (1977), Meillet (1980),

LES TEMPS VERBAUX, "ATTITUDE" OU "PERSPECTIVE DE LOCUTION"?

Ligia-Stela Florea

*Université "Babes-Bolyai", Cluj-Napoca, Roumanie
e-mail: lflorea@lett.ubbcluj.ro*

2
Résumé: Partant d'une réflexion critique sur les postulats de Weinrich et de Benveniste, l'article entreprend un réexamen des opérations qui sous-tendent le fonctionnement des temps dans le discours/texte. L'ancrage énonciatif (i.e. choix d'un prototype discursif) est une opération située en deçà de l'organisation temporelle du texte, qui comporte, selon Bronckart (1993), une détermination plurinivellaire. L'analyse d'un corpus de textes narratifs montre que la distribution des tiroirs verbaux dépend de certains facteurs relevant de l'organisation interne de chaque texte en particulier. Ce sont eux qui infléchissent la "perspective de locution", système de représentations directement lié à la mise en perspective temporelle.

Mots-clés: perspective de locution, base énonciative et temporelle, rupture et hétérogénéité temporelle, mise en perspective et changement de perspective temporelle.

1. INTRODUCTION

Les propositions théoriques d'E. Benveniste (1959 et 1966) et de H. Weinrich (1964 et 1982) ont joué sans doute un rôle décisif dans le changement radical de perspective - dû aussi à d'autres contributions comme celle de P. Imbs (1960) - qui a déplacé l'approche des TDV de la morphologie verbale ou, tout au plus de la grammaire de phrase, au plan de l'énonciation, puis à celui où elle se situe actuellement, c'est-à-dire au cadre de la grammaire et de la pragmatique textuelles.

Mais, au sein même de cette nouvelle grammaire des temps verbaux, les thèses fondatrices ont suscité de nombreuses critiques, dont l'article de Dolz (1993) fournit une excellente synthèse. Aux remarques très pertinentes qui ont été faites par Leeman (1974), Combettes (1975), Adam (1976), Simonin-Grumbach (1977), Mellet (1980),

Maingueneau (1981), Boyer (1985), Petitjean (1986), Le Guern (1986), Vuillaume (1990) et, bien sûr Dolz (1993), nous nous permettons d'ajouter quelques réflexions inspirées par la lecture d'ouvrages appartenant à des domaines adjacents: poétique et sémiotique du récit (Barthes 1953 et 1973, Todorov 1966, Genette 1972, Greimas 1983) et typologie narrative (Lintvelt 1981) ou générale (Adam 1992).

1.1 Histoire vs discours, monde raconté vs monde commenté

Envisagée sous un angle typologique, la distinction de Benveniste entre histoire et discours nous semble non seulement trop générale mais surtout particulièrement asymétrique. D'abord parce qu'elle oppose un sous-type de composition textuelle (le récit historique ou littéraire) à tous les autres types ou sous-types de discours écrits ou oraux, y compris donc au récit oral. Ensuite, parce qu'elle oppose un certain usage "objectif" ou "hors situation" du langage (l'énonciation historique) à tous les autres types d'usage, à savoir d'une part à une multitude d'usages "subjectifs", spontanés, "en situation" (toutes les productions orales ou écrites comportant un ancrage déictique) et d'autre part aux autres usages "objectifs" ou "hors situation" du langage (tel le discours expositif, appelé aussi "théorique" ou parfois "scientifique").

Si l'on doit sans conteste lui reconnaître une valeur heuristique, en tant qu'elle joint aux principes fléchionnels d'organisation des TDV des principes fonctionnels, prétextuels, on a maintes raisons de douter de la pertinence typologique de cette dichotomie. Aussi croyons-nous que, de ce point de vue, les alternatives proposées par d'autres auteurs, i.e. usage hors situation vs en situation ou objectif vs subjectif sont plus adéquates, car elles opposent des entités du même ordre.

La dernière reçoit chez T.Todorov une formulation très significative, qui met en question le caractère dichotomique de toutes ces divisions: "Toute parole est à la fois un énoncé et une énonciation". En tant qu'elle se rapporte au sujet de l'énoncé, elle reste objective, mais, en tant qu'elle se rapporte au sujet de l'énonciation, elle présente un aspect subjectif (1966:151).

Il s'ensuit que histoire et discours sont deux instances complémentaires intrinsèques à toute production verbale, donc coprésentes dans le texte. "Au niveau le plus général, l'oeuvre littéraire a deux aspects. Elle est en même temps une histoire et un discours": elle évoque une certaine réalité, des événements passés et des personnages vivants, mais "il existe un narrateur qui relate l'histoire et en face de lui un lecteur qui la perçoit" (ibidem: 132).

Mais c'est surtout aux approches socio-linguistiques et pragmatiques que revient le mérite d'avoir éliminé toute barrière factice entre histoire et discours, en soulignant la dimension sociale, interactive du récit, dimension que Benveniste attribuait exclusivement au "discours". Nous citons à ce propos M.Adam: "Il est difficile de parler d'un pouvoir DU récit en général, qui serait un pouvoir abstrait, hors situation. Si la langue est bien un instrument d'action, raconter doit être compris comme une stratégie discursive (...) accomplie dans des interactions quotidiennes, pratiques ou littéraires. Le récit le plus simple et le plus quotidien repose sur un fondement argumentatif" (1994:8).

Les objections susmentionnées s'appliquent aussi à la distinction de Weinrich entre monde raconté et monde commenté, inspirée évidemment de Benveniste, à un détail près cependant: le terme "commentaire", variante française de "besprochene Welt", s'avère

mieux approprié que le trop polysémique "discours", car il dénote explicitement un archétype discursif.

Quant aux deux autres axes qui structurent le système des temps verbaux, à savoir l'axe de la "perspective de locution" et celui de la "mise en relief", ils ne font que redistribuer les TDV dans deux sous-systèmes, affinant et nuancant les divisions qu'impose l'"attitude de locution". Nous essaierons de montrer plus loin que les trois axes peuvent être confondus en un seul et que l'emploi des temps verbaux relève essentiellement de la "perspective de locution".

1.2 Emplois des temps verbaux infirmant ces divisions

Si, comme soutiennent Weinrich et Benveniste, la récurrence et l'alternance des TDV dans la discours/texte dépend directement de l'attitude du locuteur/scripteur à l'égard du référent et de son destinataire et si les formes temporelles se distribuent ainsi en deux "systèmes distincts et complémentaires" (Benveniste 1966:238), comment expliquer, d'une part, la position indéterminée de l'IMP et du PQP, qui se retrouvent dans les deux plans d'énonciation, et, d'autre part, l'usage cotextuel et, bien sûr, contextuel du PS, du PC et du présent?

Nous avons trouvé une réponse à la dernière question chez A.-M. de Both-Diez (1985) qui, à la suite de R.Martin (1971), postule l'existence de "deux types de PC": un PC "discursif" et un PC "historique". Le premier implique une idée de présent et désigne un procès accompli dont la limite finale peut empiéter sur le présent. Le PC "historique" implique une idée de recul, le procès se situant dans un passé plus ou moins éloigné. Le test d'identification consiste, selon cet auteur, à remplacer dans tel ou tel contexte le PC par le PS; le PC "historique" admet, le PC "discursif" refuse cette substitution. Sur cette base, de Both-Diez distingue le "récit à effet fictionnel" qui mobilise le couple PS/IMP et le "récit à effet non fictionnel" qui utilise le PC et l'IMP.

On devrait appliquer un traitement analogue, croyons-nous, au présent et distinguer un PR "actuel" ou "discursif" à origine déictique et un PR complètement coupé de l'instance de discours, qui entre en relation avec les "temps historiques": PS et/ou PC.

Mais s'agit-il là de deux items différents ou d'une seule et même forme qui peut prendre deux valeurs en fonction du contexte? Si nous optons pour la seconde solution, aux deux TDV à position indéterminée, IMP et PQP, viennent alors s'ajouter encore deux: PC et présent. C'est ce qui fait éclater, cette fois de l'intérieur, les systèmes de Weinrich et de Benveniste, autorisant par ailleurs une hypothèse aussi radicale que celle de J.Simonin-Grumbach, à savoir que la valeur des formes temporelles n'est pas stable, mais varie en fonction des divers agencements textuels.

C'est aussi la position de J.-P.Bronckart et de son équipe (1993), qui en font un principe méthodologique fondamental pour l'étude des temps verbaux et de toute autre unité linguistique. Allant à l'encontre de la démarche préconisée par G.Guillaume et sa "psychomécanique" du langage, ce principe pose que:

- la valeur d'une unité linguistique ne peut être appréhendée que dans le cadre de son fonctionnement textuel;
- elle résulte d'effets de synergie ou de compétition entre opérations des différents niveaux;
- les TDV sont à considérer comme des variables instanciées par les opérations qui sous-tendent le fonctionnement du texte;

- la description de leurs valeurs "en langue" ne saurait être entreprise qu'à *posteriori* à partir des effets de sens observés lors de l'emploi des TDV en discours.

3. POUR UNE APPROCHE TEXTUELLE PLURINIVELLAIRE DES TEMPS VERBAUX

Les thèses de Weinrich et de Benveniste ont eu le mérite incontestable de mettre en évidence l'ancrage énonciatif de ce que la grammaire appelait *consecutio temporum*. Mais, comme Bronckart le dit clairement, les opérations qui sous-tendent le fonctionnement des TDV dans le discours tiennent à différents niveaux - dont l'ancrage énonciatif n'est que le premier - de sorte que le choix et la valeur de chaque forme est le produit d'une pluridétermination.

3.1 Du choix d'un "architype discursif" à la mise en texte

L'ancrage ou choix d'une base énonciative est une dimension socio-énonciative globale nécessaire pour déterminer un type de discours. Il repose, selon Bronckart, sur deux "calculs binaires" dont l'un a trait au contenu référentiel du discours et l'autre à la situation d'énonciation où il prend place. Selon que le contenu évoqué est situé dans un monde actuel ou non actuel, le discours va adopter l'ordre de l'exposer ou l'ordre du raconter. Selon que le discours s'articule ou non de façon explicite aux paramètres de la situation d'énonciation, il va adopter l'ordre de l'implication ou de l'autonomie. Au croisement de ces deux axes se profilent quatre "architypes" ou "prototypes discursifs", qui offrent une alternative supérieure, du point de vue opérationnel et typologique, aux propositions de Weinrich et de Benveniste:

- (i) le discours interactif /exposer/ + /implication/
- (ii) le discours théorique /exposer/ + /autonomie/
- (iii) le récit /ordre du raconter/ + /implication/
- (iv) la narration /ordre du raconter/ + /autonomie/

En tant qu'elles situent le discours vis-à-vis de son référent ou de ses paramètres situationnels par le biais d'un rapport de "distance" à ces derniers, les opérations d'ancrage énonciatif nous semblent instituer une première *relation de perspective* entre le discours et le monde, qui a une incidence évidente sur l'organisation interne et donc sur la structuration temporelle de chaque prototype discursif.

Celle-ci est déterminée à un second niveau par la planification discursive, décrite en termes de "superstructures sémantiques" ou de "séquences prototypiques" (Adam 1992) et, à un troisième niveau, par la mise en texte proprement dite, qui implique des procédés de connexion, de cohésion et de modalisation. C'est ce troisième niveau qui nous intéresse ici, car il réunit les opérations directement liées à l'emploi des temps verbaux.

3.2 Le contraste temporel, un changement de perspective?

Il y a d'abord les procédés de connexion, propres aux textes hétérogènes, qui représentent la règle et non pas l'exception. Ces opérations concourent à intégrer dans un plan général du texte les planifications spécifiques aux divers prototypes discursifs (bases énonciatives) qu'il contient. Le changement de base énonciative constitue une première source interne d'hétérogénéité temporelle.

Quant aux procédés de cohésion, ils concernent, selon Bronckart, d'un côté, le relais des arguments (marquage des processus diaphoriques) et, de l'autre, le relais des prédicats (marquage de certains contrastes par l'alternance des TDV).

Il y a, comme on vient de le dire, des contrastes directement liés à un changement de base énonciative et des contrastes (ou ruptures temporelles) sans rapport évident avec le changement d'ancrage et qui s'articulent au plan général du texte, où ils introduisent un marquage supplémentaire: focalisation de certains épisodes ou déplacements de perspective narrative dans l'ordre du raconter, deux autres sources internes d'hétérogénéité temporelle que J.Dolz (1993) qualifie de "complexe".

Quelle que soit la nature des contrastes produits par le jeu des TDV: qu'ils résultent ou non d'un changement de base énonciative, qu'ils présentent, au cadre de la même base, un caractère global (premier plan *vs* arrière-plan) ou un caractère local (marquage d'un épisode du plan de texte), ces contrastes sont justiciables, à notre avis, des variations survenues dans la *mise en perspective temporelle*, intrinsèquement associée à la *mise en texte*.

La distribution des temps verbaux dans le discours/texte se décide donc au troisième niveau, celui de la textualisation et obéit à des facteurs relevant de l'organisation interne de chaque type de texte, voire de chaque texte en particulier. Ce qu'on va essayer de montrer par l'analyse de quelques fragments extraits de narrations littéraires, qu'on va désigner par le terme plus courant de "récits".

4. HÉTÉROGÉNÉITÉ TEMPORELLE DU TEXTE NARRATIF

On a signalé *supra* (§ 1.1) les rapports d'inhérence entre discours et récit (cf. aussi Le Guern 1986), rapports qui découlent naturellement des liens entre énoncé et énonciation. L'analyse du discours narratif suppose constamment, selon Genette (1972), l'étude des relations que ce discours entretient, d'une part avec le monde fictif de l'histoire et, de l'autre avec l'acte narratif qui le produit. Ces relations peuvent expliquer, comme on le verra par la suite, certains aspects de l'organisation temporelle du texte.

4.1 Implication de l'instance narrative dans le récit

L'émergence de l'acte narratif dans le récit est un cas typique d'hétérogénéité temporelle provoquée par le changement de base énonciative. Il s'agit des interventions directes du narrateur sous la forme d'énoncés métadiscursifs (relation du narrateur à son texte et à son destinataire) ou sous la forme d'énoncés évaluatifs et/ou explicatifs (relation du narrateur au monde raconté). On en relève de nombreux exemples dans tous les genres de récit.

Interventions métadiscursives, évaluatives ou explicatives. Nous avons choisi d'abord quelques passages de Balzac, tirés des romans *La cousine Bette* et *Illusions perdues*, passages où la base temporelle de l'énonciation historique (PS/IMP) alterne systématiquement avec celle du discours interactif: PR, PC et déictiques adverbiaux.

(1) "A cette auréole que la richesse acquise dans le commerce *met au front des boutiquiers retirés*, on devinait l'un des élus de Paris (...) Aussi, *croyez* que le ruban de la Légion d'honneur ne manquait pas sur sa poitrine(...) A la manière seulement dont le capitaine accepta les services du cocher pour descendre du milord, on eût reconnu le quinquagénaire. *Il y a des gestes dont la franche*

lourdeur a toute l'indiscrétion d'un acte de naissance. "(Balzac, *La cousine Bette*)

(2) "Depuis les premiers jours de son mariage jusqu'à ce moment, la baronne avait aimé son mari *comme Joséphine a fini par aimer Napoléon* (...) Elle savait cependant fort bien que, depuis vingt ans, le baron Hulot lui faisait des infidélités (...) mais jamais une parole de reproche ne lui était échappée (...) *Maintenant il est nécessaire d'expliquer le dévouement extraordinaire de cette belle et noble femme et voici l'histoire de sa vie.*" (idem)

L'incipit des *Illusions perdues* mêle de façon inextricable la description du cadre aux commentaires techniques ou métadiscursifs de l'auteur.

(3) "*A l'époque où commence cette histoire*, la presse de Stanhope et les rouleaux à distribuer l'encre ne fonctionnaient pas encore dans les petites imprimeries de province (...) Angoûlême se servait toujours des presses en bois, *auxquelles la langue est redevable du mot faire gémir la presse, maintenant sans application* (...) *Les dévorantes presses mécaniques ont aujourd'hui si bien fait oublier ce mécanisme auquel nous devons les beaux livres des Elzevier, des Plantin, des Didot qu'il est nécessaire de mentionner les vieux outils* auxquels Jérôme-Nicolas Séchard portait une superstitieuse affection; *car ils jouent leur rôle dans cette grande petite histoire.*"

Cette implication de l'acte narratif dans le récit, qui se traduit par un usage particulier des temps verbaux, entraîne, selon Vuillaume (1990), des changements de perspective faisant alterner "fiction fondamentale" et "fiction secondaire". Si l'une correspond au monde raconté, l'autre "met en scène le narrateur et le lecteur et les présente comme des témoins oculaires des événements narrés" (*apud* Dolz 1993: 63).

La base temporelle PR/PC marque, dans les exemples de (1) à (3) l'émergence d'une instance narrative omnisciente qui transcende le monde raconté (instance hétérodiégétique).

Mise en place d'une instance narrative fictive encadrante. Dans les trois exemples qui suivent, il s'agit d'une instance narrative intégrée au monde raconté (homodiégétique), qui s'inscrit dans un texte servant de cadre au récit proprement dit.

Le premier passage est tiré de Maupassant, qui fait un usage fréquent de ce procédé. *Les becasses* sont sorties d'un souvenir de chasse que le narrateur relate à une amie dans une lettre. La temporalité de celle-ci, soutenue par le PR et le futur proche, tranche nettement sur la temporalité du récit, qui repose essentiellement sur le couple PS/IMP.

(4) "Ma chère amie, vous me *demandez* pourquoi je ne rentre pas à Paris (...) La raison que je *vais vous donner* va sans doute vous révolter (...) *Il faut vous dire* que j'habite une grande maison normande (...) *Mais je veux vous parler* des becasses. Donc, mes deux amis, les frères d'Orgemol et moi, nous *restons ici* pendant la saison de chasse (...).

Vous connaissez les d'Orgemol, ces deux géants, ces deux Normands des premiers temps, de la vieille et puissante race de conquérants qui *envahit* la France, *prit* et *garda* l'Angleterre, *s'établit* sur toutes les côtes du vieux monde, *éleva* des villes partout..."

La rupture temporelle du second paragraphe, provoquée sans doute par la séquence *ces deux Normands des premiers temps*, ne dénote pas un changement de base énonciative; elle marque un brusque retour en arrière vers une époque très reculée de l'histoire, mais une rétrospective à partir du monde actuel.

L'émouvante histoire que raconte *La Symphonie pastorale* d'A.Gide est enchâssée dans le journal d'un pasteur de campagne. Les temps du discours, plus diversifiés cette fois (PC, PR, FS), débouchent à un moment donné sur un PS qui, par un effet de flash-back (analepse), nous fait remonter au temps de l'histoire vécue.

(5) "La neige qui n'a pas cessé de tomber depuis trois jours bloque les routes. Je *n'ai pu me rendre* à R.. où *j'ai coutume* depuis quinze ans de célébrer le culte deux fois par mois (...) *Je profiterai* des loisirs que me *vaut* cette claustration forcée, *pour revenir en arrière et raconter comment je fus amené à m'occuper de Gertrude. J'ai projeté d'écrire ici tout ce qui concerne* la formation et le développement de cette âme pieuse, qu'*il me semble* que je *n'ai fait sortir* de la nuit que pour l'adoration et l'amour."

Comme dans l'exemple (4), la rupture temporelle, une brèche dans le relais des TDV, semble associée à certaines données du cotexte (*pour revenir en arrière et raconter*), se situant de ce point de vue dans la continuité sémantique de ce dernier. La séquence en question brise ainsi la temporalité du "récit" (au sens de Bronckart, 1993), pour anticiper sur celle de la "narration".

Nous ne transcrivons plus la suite du texte qui ne fait, comme dans le cas précédent, que développer le projet d'écriture (narrative) annoncée par l'instance fictive, c'est-à-dire mettre en place la "fiction fondamentale" au moyen de la base temporelle de la narration classique: PS/IMP.

Dans le troisième exemple, qui réunit quelques passages de l'*incipit* de *La chute* d'A.Camus, le récit se construit au cadre d'une confession suscitée par une rencontre occasionnelle dans un bar d'Amsterdam. Les faits graves qui nous seront révélés par la suite contrastent vivement avec le ton convivial, presque enjoué que prend d'abord la confession. Cette sorte de bavardage décousu et désinvolte du narrateur avec un compatriote de passage emprunte tout naturellement la base temporelle du discours interactif, dont il mime assez bien le caractère.

(6) "*Puis-je*, monsieur, vous proposer mes services, sans risquer d'être importun? *Je crains* que vous ne sachiez vous faire entendre de l'estimable gorille qui préside aux destinées de cet établissement (...) Mais *je me retire*, monsieur, heureux de vous avoir obligé. *Je vous remercie* et j'accepterais si j'étais sûr de ne pas jouer les fâcheux. *Vous êtes trop bon. J'installerai donc* mon verre auprès du vôtre (...) *Je suis bavard*, hélas! et *me lic facilement*. (...) *Ferez-vous* un long séjour à Amsterdam? Belle ville, n'est-ce pas? Fascinante? Voilà un adjectif que *je n'ai pas entendu depuis longtemps. Depuis que j'ai quitté Paris, justement, il y a des années de cela.*"

Les deux PC marquent, comme tout à l'heure le PS dans les textes de Maupassant et de Gide, un retour en arrière, un flash-back sur l'époque et les lieux où se situe l'histoire qui s'amorce en ce point précis du texte et qui va se poursuivre en faisant alterner deux bases

temporelles: PC/IMP et PS/IMP. Les mécanismes stylistiques qui sous-tendent cette alternance feront l'objet de quelques considérations ultérieures.

4.2 Du temps chronologique au temps linguistique: temps vécu et temps remémoré

Si les cas d'hétérogénéité temporelle déjà envisagés mettaient en évidence l'articulation inhérente entre récit et discours, donc la relation entre le texte narratif et l'acte qui le produit réellement ou fictivement (cf. Genette 1972), celui que nous allons aborder maintenant met en cause les relations entre le texte narratif et le monde raconté, notamment entre la temporalité du récit et la chronologie des événements qu'il relate.

En guise d'illustration nous proposons cette fois quelques passages de *Si le grain ne meurt* d'A. Gide, récit autobiographique, sous-intitulé *Mémoires* par l'auteur lui-même. Le projet d'écriture présidant à l'élaboration d'un tel ouvrage vise essentiellement la restitution des événements de la propre vie du romancier dans l'ordre où ils se sont succédé en réalité, projet auquel s'associe ainsi un contrat d'objectivité.

Mais la mémoire (souvent affective) filtre le passé, retient certains faits, en omet d'autres, mais surtout "brouille les dates", perturbant l'ordre chronologique. Gide en prend son parti et se décide à suivre cette pente, quitte à procéder après coup aux rectifications qui s'imposent. " J'écrirai mes souvenirs comme ils viennent, sans chercher à les ordonner. Tout au plus les puis-je grouper autour des lieux et des êtres; ma mémoire ne se trompe pas souvent de place; mais elle brouille les dates".

Ce clivage entre l'ordre chronologique objectif et la démarche sinueuse de la mémoire donne lieu à un intéressant jeu entre temps verbaux prétendus incompatibles : PS/IMP d'une part, PC/PR de l'autre.

(7) "*Je naquis le 22 novembre 1896. Mes parents occupaient alors rue de Médecis, un appartement au 4e ou 5e étage, qu'ils quittèrent quelques années plus tard et dont je n'ai pas gardé souvenir. Je revois pourtant le balcon (...). L'autre fait que je veux relater est plus bizarre (...). Ma mère me l'a souvent raconté par la suite et son récit aide mon souvenir. Cela se passait à Uzès (...). Dans cette maison des de Flaux. Ma cousine était très belle et le savait (...). De l'éclat de cette peau je me souviens très bien; je m'en souviens d'autant mieux que, ce jour où je lui fus présenté, elle portait une robe largement échancrée.*"

Ajoutons-y un autre procédé révélateur pour la subtile technique de l'écrivain qui, sans se soucier des règles opposant récit et discours, se sert des TDV comme d'un matériau disponible en vue de donner de la perspective et de la prégnance aux moments évoqués.

Quand l'ordre du souvenir, qui est aussi l'ordre du texte, entre en conflit avec la chronologie objective, établie ou rétablie après coup, Gide recourt au PR "historique". Ayant perdu toute attache avec le moment de l'énonciation, ce présent atypique est une forme qui doit sa temporalité au contexte, d'où son ambiguïté caractéristique.

(8) "*À reparcourir le passé, je suis comme quelqu'un dont le regard n'apprécierait pas bien les distances et parfois reculerait extrêmement ce que l'examen reconnaîtra plus proche. C'est ainsi que je suis resté longtemps convaincu d'avoir gardé le souvenir de l'entrée des Prussiens à Rouen C'est la nuit. On entend : la fanfare militaire et du balcon de la rue de Crosne où elle passe on voit les torches*

résineuses (...) Ma mère à qui, *plus tard, j'en reparlai, me persuada qu'en ce temps j'étais beaucoup trop jeune* pour en avoir gardé quelque souvenir que ce soit."

Encore un passage analogue où le temps de la remémoration, souvent confondu avec la temporalité de l'instance narrative (PR ou PC), se trouve contredit par l'enchaînement chronologique. Le PR "historique" y fait une brèche, isolant le fait en question, pour que le PS vienne ensuite le récupérer et l'y insérer de nouveau à l'aide d'une indication temporelle.

(9) "Il en est de même de ce bal, rue de Crosne, *que ma mémoire s'est longtemps obstinée à placer du temps de ma grand-mère - qui mourut en 73 alors que je n'avais pas quatre ans*. Il s'agit évidemment d'une soirée que mon oncle et ma tante Henri *donnèrent trois ans plus tard*, à la majorité de leur fille: *Je suis déjà couché* mais une singulière rumeur, un frémissement du haut en bas de la maison (...) *écartent* de moi le sommeil (...) *J'écoute, je tâche* de comprendre ce qui *se passe...*"

Ce type de présent, qu'on va du reste retrouver par la suite, est considéré à juste titre par Le Guern (1986) comme une figure issue d'un processus métaphorique, à savoir comme une hypotipose.

4.3 Planification hiérarchique du récit: division en épisodes et discontinuité du personnage

Le recours alternatif à trois bases temporelles: PC, PS/IMP ou PR d'hypotipose, sans rapport direct apparent avec un changement de base énonciative, nous achemine vers des phénomènes relevant d'une "hétérogénéité interne complexe" (cf. Dolz 1993). Ces phénomènes participent de stratégies d'écriture plus élaborées, liées à la planification du texte, à la focalisation de certains événements ou au déplacement de la perspective narrative.

On va aborder en premier lieu deux textes apparentés du point de vue typologique, thématique et idéologique. *La chute* d'A.Camus et *Erostrate* de J.P.Sartre sont des récits du type homodiégétique, qui mettent en scène le conflit entre l'être et le paraître, dérivant de la duplicité constitutive de la nature humaine. "Mon métier est double comme la créature", dit le héros de *La chute*.

On a déjà vu *supra* (§ 4.1.) que dans le bavardage spirituel et désinvolte du personnage narrateur se dessine en filigrane, puis en traits de plus en plus accusés, la troublante confession d'une vie. La vie de J.-B.Clamence, juge-pénitent aux sommets d'une brillante carrière, subit tout à coup une faille irrémédiable, se trouvant "coupée en deux", comme dira Sartre dans *Erostrate*, par la bouleversante révélation de sa médiocrité.

Cette faille, cette déchirure intime, qui fait sentir à notre héros l'avant-goût de l'échec, est marquée dans le texte par l'alternance assez régulière de deux bases temporelles: PC/IMP et PS/IMP. L'image de l'homme vivant sur les cimes d'une totale satisfaction de soi est rendue par le couple PC/IMP.

(10) "Il y a quelques années *j'étais* avocat à Paris et, ma foi, un avocat assez connu (...) *J'avais* une spécialité: les nobles causes (...) *J'étais* du bon côté et cela suffisait à la paix de ma conscience (...) *Je n'ai jamais accepté* de pot-de-vin mais *je ne me suis jamais abaissé* à aucune démarche (...) *Je n'ai jamais consenti* à

flatter aucun journaliste (...) *J'eus* même la chance de me voir offrir deux ou trois fois la Légion d'honneur que *je pus* refuser avec une dignité discrète (...) Enfin, *je n'ai jamais fait payer* les pauvres et *ne l'ai jamais crié* sur les toits."

La rupture temporelle causée par le PS semble suggérer le clin d'oeil amusé et ironique que le narrateur adresse au personnage qu'il était autrefois.

L'histoire de la prise et de la crise de conscience qui va altérer progressivement l'image, euphorique, finissant par en imposer une autre, est soutenue par le couple PS/IMP.

(11) "*J'étais monté* sur le pont des Arts (...) *je dominais* l'île. *Je sentais* monter en moi un vaste sentiment de puissance (...) qui *dilatait* mon cœur. Je me redressai et *j'allais allumer* une cigarette, la cigarette de la satisfaction, quand au même moment, un rire *éclata* derrière moi. Surpris, *je fis* une brusque volte-face: il *n'y avait* personne (...) *Je me retournai* vers l'île et de nouveau *j'entends* le rire dans mon dos... (Une fois rentré, dans la salle de bains, où il est allé boire un verre d'eau) Mon image *souriait* dans la glace mais *il me sembla que mon sourire était double*."

Les deux images vont s'affronter dorénavant sans trêve et leur conflit va entraîner cette discontinuité caractéristique du personnage, que le jeu des TDV nous paraît si bien exprimer.

(12) "Sachez, puisque vous y tenez, que *j'ai pensé* un peu à ce rire pendant quelques jours, puis je l'*ai oublié* (...) Je dois reconnaître cependant que *je ne mis plus* les pieds sur les quais de Paris (...) *J'eus* aussi, à ce moment, quelques misères de santé (...) *Je vis* des médecins qui me *donnèrent* des remontants. *Je remontais* et puis *redescendais*. La vie me *devenait* moins facile...Oui, je crois bien que *c'est alors que tout commença* (...).

J'avais vécu longtemps dans l'illusion d'un accord général, alors que, de toutes parts, les jugements, les flèches et les railleries *fondaient* sur moi, distrait et souriant. *Du jour où je fus alerté, la lucidité me vint*. *Je reçus* toutes les blessures en même temps et *je perdis* mes forces d'un seul coup. L'univers entier *se mit alors à rire* autour de moi."

Dans la nouvelle de Sartre, l'emploi alternatif des mêmes bases temporelles fait naître également *deux isotopies distinctes au sein du récit*: celle de la "perspective plongeante", par laquelle le héros se place "au-dessus de l'humain" qui est en lui et "le contemple", et l'isotopie de l'humain, celle de l'homme aux prises avec les hommes et avec son propre destin.

Cette option du personnage, qui, après avoir éveillé l'obsession du crime, ne tardera pas à la transformer en réalité, entraîne chez lui un curieux dédoublement: il agit et il se voit agir en même temps, il se contemple du haut de sa position sur-humaine du même regard détaché qu'il porte sur les autres hommes. C'est ce que semble suggérer le glissement perpétuel de la base PC/IMP à la base PS/IMP et *vice versa*, avec, de temps en temps, quelques échappées vers le prospectif de l'imaginaire: forme en - *rais*.

(13) "*J'ai vu* les photos de ces deux belles filles, ces servantes qui *tuèrent et saccagèrent* leurs maîtresses. *J'ai vu* leurs photos *d'avant* et *d'après* (souligné dans le texte). *Avant*, leurs visages *se balançaient* comme des fleurs sages (...) *Après*,

leurs faces *resplendissaient* comme des incendies (...) *Je décidai* de faire l'exécution dans le haut de la rue d'Odessa. *Je profiterais* de l'affolement pour m'enfuir (...) *Je courrais, je traverserais* le Bd Edgar-quinet et *tournerais* rapidement dans la rue Delambre...

Je vivais plus largement; *je m'étais entendu* avec un traiteur de la rue Vavin qui me *faisait porter* matin et soir de bons petits plats (...) Le 27 octobre, à six heures, *il me restait* dix-sept francs cinquante. *Je pris* mon revolver et *je descendis* (...). Le Bd du Montparnasse *était* plein de gens. Ils me *bouscullaient*, me *frappaient* de leurs coudes ou de leurs épaules (...) *Je me vis soudain au coeur de cette foule horriblement seul et petit* (...) *Je jugeai* plus sage de remettre au lendemain l'exécution de mon projet (...).

Je suis resté trois jours dans ma chambre, sans manger, sans dormir (...) *Je suis resté* immobile dans le noir, la tête absolument vide (...) Le jour *est venu*. Je ne sentais plus ma faim, mais *je me suis mis à suer. j'ai trempé* ma chemise (...) Alors *j'ai pensé*: "Dans une chambre close, dans le noir Il est tapi. Depuis trois jours Il n'a ni mangé ni dormi (...) Tout à l'heure Il va descendre dans la rue et Il tuera."

Etant donné la facture homodiégétique de ce récit, on pourrait y voir également un effet du déplacement de la perspective narrative de P.Hilbert narrateur à P.Hilbert personnage. Ce détachement psychologique du narrateur à l'égard de l'acteur qu'il a été en réalité tient, selon Lintvelt (1981), à l'alternance entre point de vue auctorial et point de vue actorial, coprésents dans la narration homodiégétique.

4.4 Déplacement de la perspective narrative de l'instance auctoriale à l'instance actoriale

Nous croyons avoir identifié un phénomène analogue dans les *Climats* d'A.Maurois. Même dédoublement du protagoniste en narrateur et personnage, à cette différence près que ce dernier est vu évoluer à son tour dans une double perspective. Le Je narrant actuel prend ses distances vis-à-vis du Je narré passé ou essaie de s'identifier avec lui, en fonction de quoi la perspective se déplace: du temps remémoré (PS) au temps vécu (PR "historique"). Le PC et le PR "discursif", en prise directe sur l'instance d'énonciation, soutiennent les jugements-évaluations du narrateur, dont le recul autorise un regard détaché sur le personnage.

(14) "La pelouse ensoleillée de Gandumas (...) Un petit garçon, enfoncé jusqu'à mi-corps dans un trou (...) *guette*, dans l'immense paysage qui *l'entoure*, l'arrivée d'un invisible ennemi. Ce jeu *était* inspiré par la lecture de mon livre favori (...) C'est là que *je trouve* la première expression d'un besoin de dévouement passionné qui *a été* un des facteurs dominants de mon caractère. Dès ce temps-là *je reconnais, si j'analyse* cette imperceptible parcelle, encore saisissable en ma mémoire, de l'enfant que *j'ai été* que dans ce désir de sacrifice *il y avait* un peu de sensualité. Très vite d'ailleurs mon jeu *se transforma*. Dans un autre livre que l'on me *donna* par le Jour de l'An (...) *je lus* l'histoire d'une bande de lycéens qui *décident* de former une armée et *choisissent* pour reine une étudiante..."

Ce fragment est encadré par deux séquences au présent: la séquence initiale contient un PR d'hypothèse, qui introduit la perspective du personnage narrateur en train de revivre une impression d'enfance. La séquence finale fournit un autre emploi du présent, que Weinrich (1964) appelle "présent du résumé", lui assignant une fonction "commentative". Dans la conception de l'auteur de *Tempus*, le résumé est destiné à un commentaire explicatif ou évaluatif, ce qui est tout à fait vrai dans notre cas aussi, à cette différence

près que la perspective (base) temporelle adoptée par le commentaire n'est pas celle du "monde commenté", mais celle du "monde raconté".

"Je ne savais pourquoi ce récit m' *était* tellement agréable, mais *c'était* ainsi, *je l'aimais* et *ce fut* certainement par lui que *se forma* pour moi cette image de femme que je vous *ai si souvent décrite*. *Je me vois* marchant à côté d'elle sur les pelouses de Gandumas; elle me *dit* d'une voix grave des choses tristes et belles."

La fin de ce second passage nous fait replonger dans un souvenir d'enfance par le biais du présent d'hypotipose, temps qui donne une prégnance particulière aux moments évoqués, créant l'illusion du vécu.

4.5 La polyphonie: alternance des "voix" narratives et modes de configuration du récit

Dans cette nostalgique évocation de l'enfance et de l'adolescence qu'est *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier, le jeu des instances narratives donne lieu à une polyphonie complexe, aspect fondamental de cette oeuvre romanesque. Le récit, articulé en trois parties, fait alterner six instances ("voix") narratives, qui offrent au lecteur autant de points de vue ou, si l'on veut, autant de "prises de vue" sur le monde fictif de l'histoire.

L'instance dominante est celle du narrateur fictif François Seurel, instance incorporée au récit, qui se présente de ce fait comme une narration homodiégétique de facture "classique" utilisant la base temporelle PS/IMP.

Cette instance dominante se dédouble à son tour, comme dans *Climats*, en instance qui évoque des événements d'un temps révolu et remémoré (par le biais du PS/IMP) et en instance qui, prenant son appui dans l'actualité de l'acte narratif qui la constitue, commente les faits relatés sur un mode métadiscursif et explicatif (par le biais du PR/PC).

En guise d'illustration, voici l'*incipit* du roman:

(15) "*Il arriva* chez nous un dimanche de novembre 189.. *Je continue à dire* "chez nous" bien que la maison ne nous appartienne plus. *Nous avons quitté* le pays depuis bientôt quinze ans et *nous n'y reviendrons* certainement jamais.

Nous habitions les bâtiments du Cours supérieur de Sainte-Agathe (...) Mon père y *dirigeait* à la fois le Cours supérieur et le Cours moyen. Ma mère *faisait* la petite classe."

L'instance qui fournit la perspective dominante, celle de F.Seurel narrateur, intègre cinq autres instances, dont certaines recourent à la même base temporelle PS/IMP et d'autres font appel à une base différente: PR d'hypotipose ou PC/IMP ("hétérogénéité externe" selon Dolz 1993). Ces "voix" narratives, qui alternent avec l'instance auctoriale, se succèdent dans l'ordre suivant:

- La "voix" de F.Seurel personnage (instance actoriale), qui nous met de plain-pied avec un moment important de l'histoire par le biais du PR d'hypotipose créant l'illusion du vécu:

(16) "Seul, au milieu de cette agitation, *je me tais* (...). De temps à autre *je me soulève* sur la pointe des pieds et *je regarde* anxieusement du côté de la ferme de la Belle-Etoile (...) *Je sais* que Meaulnes *est parti* (...) Sitôt le déjeuner terminé, *il a dû sauter* le petit mur et filer à travers champs(...) *Il aura demandé* la jument

pour aller chercher M. et Mme Charpentier. *Il fait atteler en ce moment.*"

- La "voix" d'Augustin Meaulnes racontant à F.Seurel son étrange aventure: narration classique à la 3e personne, enchâssée dans le discours du narrateur qui la prend en charge sans altérer la vision de Meaulnes.

(17) "Lentement et difficilement *il se guida* entre les herbes et les eaux (...) et *s'en fut chercher* sa voiture dans le fond du près où *il l'avait laissée*. La voiture *n'y était plus*. Immobile, la tête battante, *il s'efforça* d'écouter tous les bruits de la nuit (...) Rien. *Il fit* le tour du pré; la barrière *était* ouverte (...) La jument *avait dû* par là s'échapper toute seule."

- La "voix" de Meaulnes rapportant dans trois lettres à son ami François les événements de son séjour parisien. La situation épistolaire détermine un changement de base énonciative: récit témoignage au PC/IMP:

(18) "*Aujourd'hui*, dès mon arrivée à Paris, *je suis allé* devant la maison indiquée. *Je n'ai rien vu*. Il n'y *avait* personne. Il n'y *aura* jamais personne(...) Il *pleuvait* un peu dans les arbres déjà verts. On *entendait* les cloches claires des tramways qui *passaient* indéfiniment (...) Pendant près de deux heures *je me suis promené* de long en large sous les fenêtres..."

- La "voix" de tante Moinel, qui raconte à son neveu François les péripéties de son voyage au domaine des Sablonnières: récit oral inséré dans le dialogue, base temporelle PR/IMP et PC/IMP:

(19) "*Je revenais* d'une fête avec Moinel (...) Un vieil ami de Moinel, très riche, *l'avait invité* à la noce de son fils. au domaine des Sablonnières. *Nous avions loué* une voiture (...) *Nous revenions* sur la route vers sept heures du matin (...) qu'est-ce que *je vois* tout d'un coup devant nous? Un petit homme qui *ne bougeait pas* (...) *je prends* le bras de Moinel; *je tremblais* comme une feuille (...) Aussitôt nous *l'avons fait monter* (...) Nous lui *avons fait boire* une goutte, d'abord. Puis, nous lui *avons donné* à manger..."

- Enfin, la "voix" de Meaulnes qui nous revient à travers le journal qu'il a tenu de la seconde partie de son séjour parisien: base énonciative proche de la précédente, récit témoignage, même base temporelle que l'exemple 19.

(20) "Samedi 15 février - *J'ai rencontré* sur le quai cette jeune fille qui m' *avait renseigné* au mois de juin, qui *attendait comme moi devant la maison frémée*. Je lui *ai parlé* (...) Elle *s'est retournée* tout d'un coup et, me regardant bien en face (...) m' *a dit* d'une voix brève (...) Cependant, à la nuit pleine, sur le trottoir désert et mouillé elle *s'est approchée* de moi pour me demander (...) *Je remarque* pour la première fois qu'elle *est* habillée de deuil (...) Et, comme *je suis* tout près d'elle, quand *je fais* un geste, mes ongles *griffent* le crêpe de son corsage..."

Ce va-et-vient perpétuel de la perspective narrative entre l'instance auctoriale (qui va prendre en charge la fin du journal, comme elle l'avait fait pour le récit de l'étrange aventure) et les cinq "voix" actoriales qui se relaient tout au long du roman fait partie intégrante de la macrostructure narrative fondatrice.

5. CONCLUSIONS

L'analyse de l'hétérogénéité temporelle au sein d'un corpus de textes narratifs, nous a permis de constater l'importance de plusieurs facteurs:

- l'implication de l'acte narratif dans le récit et l'émergence du point de vue actorial sur le monde raconté;
- la transposition du temps chronologique de l'histoire dans le temps sémiologique du récit (cf. Barthes 1966 et Genette 1972);
- la planification hiérarchique du récit (division en épisodes et focalisation de certains événements);
- le déplacement de la perspective narrative de l'instance auctoriale à l'instance actoriale et *vice versa*;
- la polyphonie (distribution des "voix" narratives et alternance des modes de configuration du récit).

5.1 *La mise en perspective temporelle comme mise en texte*

Ces facteurs ressortissent aux mécanismes qui sous-tendent la production même du texte. La *mise en perspective temporelle* se trouve donc sous l'emprise directe d'un système de catégories esthétiques, à savoir les "catégories du récit": temps, modes, aspects et voix (Todorov, 1966). Donc, la *mise en perspective temporelle* est directement associée à la *mise en texte*.

Les phénomènes de contraste temporel que nous venons d'étudier mettent à nu l'hétérogénéité constitutive du texte narratif. Ils mettent en question, d'une part les thèses qui attribuent aux TDV une position stable dans le système et, d'autre part, celles qui voient dans le choix d'une base temporelle l'effet immédiat du choix d'un prototype discursif.

5.2 *La "perspective de locution" revisitée*

Si, comme on a essayé de le montrer dans cet article, la distribution des TDV dans le texte narratif est fonction des *rapports de perspective* que ce dernier entretient avec la durée fictive de l'histoire ainsi qu'avec la temporalité non moins fictive de l'instance narrative, si, autrement dit, l'organisation temporelle du texte est justiciable de la "perspective de locution", alors on peut conclure que:

La tripartition de Weinrich (perspective, registre, relief) se réduit à une opération unique. La mise à distance du référent (événements ou états verbalisés) suppose, dans l'ordre linéaire du discours, une mise en perspective de ces mêmes événements ou états. Cette opération découle d'une fonction essentielle du récit: "monnayer un temps (du signifié ou de la chose racontée) dans un autre temps (du signifiant ou du récit)" (Genette 1972: 77).

En parlant des "grandes oeuvres du XIXe siècle", R.Barthes dit que leur "sphéricité s'est exprimée par les longs récitatifs du Roman et de l'Histoire, sortes de *projections planes d'un monde courbe et lié...*" (1953: 25, c'est nous qui soulignons).

En parlant des "grandes oeuvres du XIXe siècle", R.Barthes dit que leur "sphéricité s'est exprimée par les longs récitatifs du Roman et de l'Histoire, sortes de *projections planes d'un monde courbe et lié...*" (1953: 25, c'est nous qui soulignons).

Que le texte narratif est la projection plane d'un monde pluridimensionnel semble être aussi l'avis d'A.Maurois: "Pourquoi certaines images demeurent-elles pour nous aussi nettes qu'au moment de la *vision..?* En ce moment, *sur un écran intérieur, je projette* M.Bailly entrant en classe de son pas lent...(Climats: 16, c'est nous qui soulignons).

Il convient d'intégrer l'aspect (sens étymologique "regard") à la perspective de locution, comme le suggère A.-M. de Both-Diez dans son article déjà mentionné de 1985. Paul Imbs parlait déjà en 1960 des rapports étroits qu'il y a en français entre temps et aspect. Son hypothèse relative à une "surcatégorie temps-aspect" se trouve validée aussi, croyons-nous, par la grammaire de texte.

Tous les TDV présentent en français une dimension aspectuelle. Si le PS et le PC sont des formes "perfectives", l'IMP est un duratif-imperfectif. Entre le PS et le PC il y a toujours et surtout une opposition aspectuelle: vision globale vs vision non globale.

Quant à l'IMP, il offre une vision analytique, "interne" du procès, qui, suspendu entre sa limite initiale et finale, se trouve inséré dans un cadre temporel préétabli. Aussi les grammaires lui assignent-elles un statut intermédiaire entre temps et aspect, le taxant souvent de "catégorie hybride". La situation de l'anglais, où l'absence de l'IMP est compensée par toute une série de "continuous tenses" (sortes de périphrases aspectuelles) nous paraît confirmer le profil typiquement aspectuel de l'imparfait français.

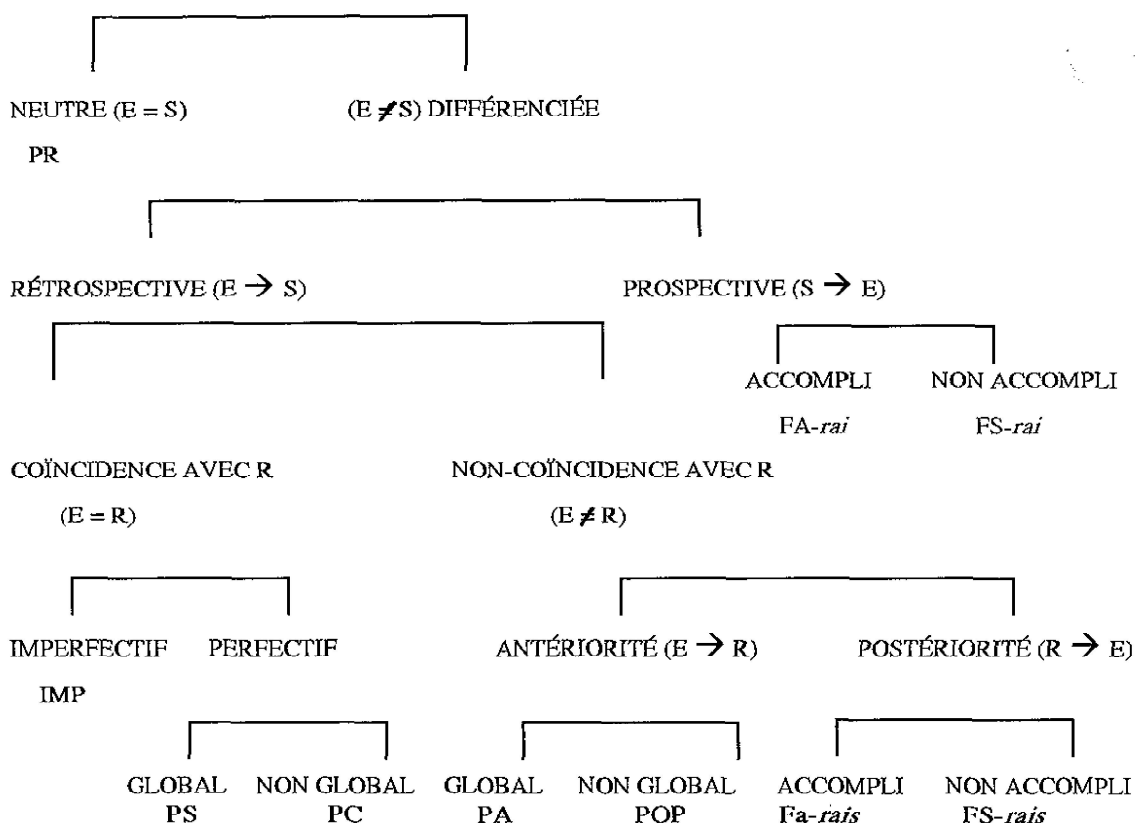
Tout ceci entraîne une réorganisation des TDV à partir du schéma de Weinrich (1982) et des propositions de Reichenbach (1947, apud Molendijk 1985).

Le nouveau schéma que nous proposons *infra* (page suivante) est une tentative de mettre en place une systématique aspectuo-temporelle du français, où chaque TDV représente un type particulier de saisie temporelle et aspectuelle du procès.

Notre démarche s'inscrit ainsi dans la lignée des propositions de A.-M. De Both-Diez: après avoir examiné, d'abord au niveau de la phrase et ensuite à celui du texte, les incidences de l'aspect sur les oppositions IMP/PS et PS/PC, l'auteur plaide pour "une étude plus fouillée du rôle de l'aspect dans la distribution des temps du passé dans les textes polyphrastiques", qui permettrait, à son avis, d'étayer le système de Benveniste et "de nuancer ce que ses affirmations ont parfois de trop absolu" (1985: 21).

Notre schéma corrobore, comme nous venons de le dire, deux ordres d'éléments, à savoir: les divisions de Weinrich (*perspective neutre vs différenciée* et *rétrospective vs prospective*) et les trois coordonnées de Reichenbach: moment de la parole (S), moment pendant lequel le fait énoncé est censé être vrai (E) et moment où ce fait est envisagé, qui lui sert de repère (R).

PERSPECTIVE DE LOCUTION



Décrits en termes de visée temporelle et aspectuelle à la fois, les TDV se présentent comme suit:

- le présent (PR): perspective neutre, coïncidence avec S; imperfectif-duratif, procès vu comme non encore réalisé en S (une partie du procès est réalisée, l'autre non);
- l'imparfait (IMP): rétrospective, coïncidence avec R; imperfectif-duratif, procès vu comme non encore réalisé en R → saisie "interne";
- le passé simple (PS): rétrospective, coïncidence avec R; perfectif, procès vu comme réalisé en R, sans prise en compte du résultat → aspect global, saisie "externe";
- le passé composé (PC): rétrospective, coïncidence avec R; perfectif, procès vu comme réalisé en R, avec prise en compte du résultat → aspect non global;
- le passé antérieur (PA): rétrospective, antériorité à R; procès vu comme déjà accompli à partir de R, sans prise en compte du résultat → aspect global;
- le plus-que-parfait (PqP): rétrospective, antériorité à R; procès vu comme déjà accompli à partir de R, avec prise en compte du résultat → aspect non global;
- le futur antérieur en *-raïs* (FA): rétrospective, postériorité à R; procès vu comme non encore amorcé en R mais comme accompli avant tout autre procès futur;
- le futur simple en *-raïs* (FS): rétrospective, postériorité à R; procès vu comme non encore amorcé en R → aspect non accompli;
- le futur antérieur en *-rai* (FA): prospective, postériorité à S; procès vu comme non encore amorcé en S, mais comme accompli avant tout autre procès futur;
- le futur simple en *-rai* (FS) : prospective, postériorité; procès vu comme non encore amorcé en S → aspect non accompli.

Mais il convient de préciser, à la suite de J.-P. Bronckart, que “les unités constituées par les occurrences de PS, PR, IMP, PC, etc. doivent être considérées comme des variablesinstanciées par les différentes opérations qui sous-tendent le fonctionnement textuel (1993: 11).

TEXTES ANALYSÉS

- Honoré de Balzac, *La Cousine Bette*, Editions Baudelaire, Paris, 1965.
 Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, Editions Baudelaire, Paris, 1966.
 Albert Camus, *La chute*, Editions Gallimard, Coll. “Folio”, Paris, 1974.
 Alain-Fournier, *Le Grand Meaulnes*, Ed. Emil-Paul frères, “Le livre de poche”, Paris, 1967.
 André Gide, *La symphonie pastorale*, Editions Gallimard, Coll. “Folio”, Paris, 1964.
 André Gide, *Si le grain ne meurt*, Editions Gallimard, Coll. “Folio”, Paris, 1984.
 Guy de Maupassant, *Les bécasses*. In *Monsieur Parent - Oeuvres complètes illustrées*, Ed. P. Ollendorff, Paris, (non daté).
 André Maurois, *Climats*, Editions Grasset, “Le livre de poche”, Paris, 1968.
 Jean-Paul Sartre, *Erostrate*. In *Le mur*, Editions Gallimard, Coll. “Folio”, Paris, 1974.

RÉFÉRENCES

- Adam, J.M. (1992). *Les textes: types et prototypes*. Nathan, Paris.
 Adam, J.M. (1994). *Le texte narratif*. Nathan, Paris.
 Barthes, R. (1953). *Le degré zéro de l'écriture*. Editions du Seuil, Paris.
 Barthes, R. (1966). Introduction à l'analyse structurale des récits. In *Communications* 8, pp. 7-33, Editions du Seuil, Paris, 1981.
 Barthes, R. (1973). *Le plaisir du texte*. Editions du Seuil, Paris.
 Benveniste, E. (1959). Les relations de temps dans le verbe français. In *Bulletin de la Société de Linguistique* LIV, fasc.1, 54.
 Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale* I. Gallimard, Paris.
 Berchem, Th. (1968). Sur la fonction des temps verbaux. A propos de Weinrich: *Tempus*. In *Le Français moderne* 4, pp. 287-297.
 Boyer, H. (1979). L'opposition passé simple /passé composé dans le système verbal de la langue française. In *Le Français moderne* 2, pp. 121-129.
 Bronckart, J.P. (1993). L'organisation temporelle des discours. Une approche de psychologie du langage. In *Langue française* 97, pp. 3-13.
 De Both-Diez, A.M. (1985). L'aspect et ses implications dans le fonctionnement de l'IMP, du PC et du PS au niveau textuel. In *Langue française* 67, pp. 5-21.
 Dolz, J. (1993). Bases et ruptures temporelles: étude de l'hétérogénéité temporelle des esquisses biographiques. In *Langue française* 97, pp. 60-80.
 Genette, G. (1966). Frontières du récit. In *Communications* 8, pp. 158-169, Editions du Seuil, Paris, 1981.
 Genette, G. (1972). *Figures* III. Editions du Seuil, Paris.
 Guillaume, G. (1929). *Temps et verbe. Théorie des modes, des aspects et des temps*. Champion, Paris.
 Imbs, P. (1960). *L'emploi des temps verbaux en français moderne*. Klincksieck, Paris.

- Le Guern, M. (1986). Notes sur le verbe français. In *Sur le verbe*, pp. 9-60, Presses Universitaires de Lyon.
- Lintvelt, J. (1981). *Essai de typologie narrative. Le "point de vue"*. José Corti, Paris.
- Moeschler, J. (1993). Aspects pragmatiques de la référence temporelle: indétermination, ordre temporel, inférence. In *Langages* 112, pp. 39-54.
- Moeschler, J. et A. Reboul (1994). *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, chap.17. Editions du Seuil, Paris.
- Molendijk, A. (1985). Point référentiel et imparfait. In *Langue française* 67, pp. 78-94.
- Todorov, T. (1966). Les catégories du récit littéraire. In *Communications* 8, pp. 131-157, Editions du Seuil, Paris, 1981.
- Vet, Co (1985). Univers de discours et univers d'énonciation. In *Langue française* 67, pp. 38-58.
- Weinrich, H. (1964 éd.orig., 1973 trad.franç.). *Le Temps*. Editions du Seuil, Paris.
- Weinrich, H. (1982 éd.orig., 1989 trad.franç.). *Grammaire textuelle du français*. Didier-Hatier, Paris.